

LES CHAÎNES DU BONHEUR

**Roger
Nordmann**



EDITIONS
PIERRE-MARCEL
FAVRE

Roger Nordmann

LES CHAÎNES DU BONHEUR

Le bonheur, pour Roger Nordmann, c'était bien plus qu'un état heureux, c'était une quête. Tant il est vrai que, pour trouver le bonheur, il faut le chercher, il faut le traquer même et le construire patiemment à force de volonté et de foi en l'homme.

Roger Nordmann est mort en 1972. Il a été l'homme de la Chaîne du Bonheur, l'une des émissions les plus célèbres et les plus intelligentes de l'histoire de la radio, mais il a été bien autre chose encore. Journaliste, écrivain, publicitaire, poète, philosophe, il était un obsédé de la communication car, disait-il : "Nous ne valons pas tant par ce que nous faisons, que par la façon dont nous nous unissons aux autres en le faisant..."

Ce livre est un hommage, mais il est aussi une révélation. La révélation d'une œuvre que Roger Nordmann a dispersée au fil des années dans ses émissions de radio et dans ses billets que les journaux romands ont publiés chaque jour pendant près de trente ans. Réunis dans cet ouvrage, ces textes prennent toute leur importance et toute leur force. Tendres, drôles, graves, ils sont toujours pertinents, de cette pertinence qui est la marque des grands penseurs.

Grâce à ce livre, chacun peut découvrir Roger Nordmann, ceux qui le connaissaient comme ceux qui ne l'avaient jamais rencontré. Encadré par deux portraits écrits par deux de ses meilleurs amis, il nous revient pour "tenir le propos" comme il aimait à le dire. Lisez-le, écoutez-le, laissez-le vous offrir une part de son bonheur.

**LES CHAÎNES
DU BONHEUR**



Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit de nous envoyer vos nom et adresse.

© Copyright 1983 by Pierre-Marcel Favre, Publi SA

Siège social :

29, rue de Bourg, CH LAUSANNE, SUISSE
Tél. : 021/22.17.17./Tél. de Paris : 19.41.21./22.17.17.)

Bureau de Paris :

2, rue du Sabot, F-75006 Paris
Tél. 548.68.85

Imprimé en Suisse et dépôt légal en mars 1983.

Tous droits réservés pour tous pays. Toute reproduction, même partielle, par tous procédés, y compris la photocopie, est interdite.

ISBN 2 - 8289 - 0080

Photo de couverture : Grace Ford.

Les photos et illustrations de ce livre sont extraites de la collection de l'auteur. Elles sont dues au talent de : Grace Ford (couverture, p. 6 et 132), Jacques Thévoz (p. 9, 55, 99), R. Bovard (p. 10, 85 et 99), Presse Diffusion (p. 13, 34, 37, 41, 43, 44, 47, 48, 52, 56, 76 et 104), Yves Debraine (p. 67, 78 et 125), Suzi Pilet (p. 114), Marcel Imsand (p. 126), Henriette Grindat (p. 136), Manuscript (p. 137), François Martin (p. 138).



de cet ouvrage,

partielle, par

de l'auteur.
(1972), Jacques
n. 13, 34, 37,
5). Sami Pilet
Manuscript



Introduction

par Patrick Nordmann

Cela fait dix ans déjà que Roger Nordmann est mort. Il a disparu un beau matin d'août 72 au coin d'un bois. En courant. Lui qui croyait naïvement que la course à pied et le sauna étaient à la fois la panacée et l'eau de Jouvence des hommes surmenés !

Il n'avait pas tort d'ailleurs. Même si le destin lui a infligé un tragique démenti. Pour Roger, la course, c'était comme le sommeil : un refuge. Quand il avait des ennuis, des soucis ou des angoisses, il courait. Ou il dormait. Ou les deux. Et il réapparaissait régénéré. On ne peut pas trouver méthode plus simple et plus naturelle.

Oui, ça fait dix ans qu'il dort. Et ça fait dix ans aussi qu'il est là, en suspens dans nos mémoires et dans nos cœurs. Nous allons le retrouver dans ce livre. Mais par fragments, en espérant ne pas trop le trahir. On ne fait pas le tour d'un homme par bribes et si tout au long de sa vie il s'est raconté, c'était toujours en parlant d'autre chose.

Roger a beaucoup écrit. Tous les jours en fait. Et à la main, car pour lui l'encre qui s'écoulait de son stylo n'était rien d'autre que le courant magique qui prend sa source dans la pensée. L'hésitation de la plume sur le papier, c'est l'oscillographe de l'âme.

Nous avons dû choisir parmi des milliers de textes. Des billets, surtout, qu'il livrait aux journaux et qui étaient destinés à n'être qu'éphémères. Ils vivent pourtant ces textes et ils constituent une œuvre. On y trouve les constantes du cœur et les obsessions de la cohérence. Ils sont tous reliés par un même fil et

LES CHAÎNES DU BONHEUR

ils tissent une grande toile qui cerne le personnage. Il est toujours resté fidèle à lui-même. Sans doute parce qu'il savait bien qu'il avait raison. Quand on a la chance de savoir aimer et quand on a le talent de pouvoir le dire, on est un homme heureux. Il l'était.

Nous avons retrouvé dans ses papiers un curriculum vitae en forme de télex qu'il avait rédigé en 1972.

On lit :

Né en 1919 : Etudes collège Saint-Michel.

1942-1944 : Licence en droit à l'Université de Fribourg ; rédacteur à l'*Indépendant*, journal radical fribourgeois ; correspondant de la *Tribune de Genève* ; collaborateur de la *Tribune de Lausanne* ; président, puis président central de Belles Lettres.

1945 : Reporter à Radio-Lausanne. Stages à la B.B.C.

1946 : Mariage (ça compte aussi, surtout quand on épouse une Lucernoise).

1947 : Fondation de la Chaîne du Bonheur. Emission hebdomadaire jusqu'en 1955. Fondation du Forum de Radio-Lausanne. Chef de service de l'actualité nationale jusqu'en 1955.

1949-1969 : Première émission de la Chaîne du Bonheur internationale. Ces émissions ont eu lieu chaque année et, en plus, chaque fois que des circonstances exceptionnelles le justifiaient.

1955-1970 : Fondation du Bureau d'Etude Publicitaire (B.E.P.) à Lausanne. Ai continué à collaborer régulièrement à la radio (Forum, Chaîne, etc.) et à la T.V. (Table ouverte, En direct avec...). Collaboration régulière *Tribune de Lausanne* (1955-1960), *Tribune de Genève*, 24 HEURES.

Marié, trois enfants, un quatrième en voie d'adoption... Nordmann renonce, pour la simplification du récit, à faire allusion à son ex-future carrière fédérale au Département politique.

(Fin du télex.)

En voilà un résumé ! Toute une vie en quelques lignes. Reste à remplir de chair cette défroque vide. C'est ce que nous allons tenter de faire, en lui laissant la parole bien sûr, en la donnant aussi à ses amis. En vous entraînant dans son aventure, pleine d'intelligence et d'amitié, qui fut celle d'un grand et honnête homme.



le personnage. Il est
toute parce qu'il savait
force de savoir aimer et
e, on est un homme

in curriculum vitae en

l.
Université de Fribourg ;
fribourgeois ; corres-
pondant de la *Tribune*
et central de Belles

es à la B.B.C.
quand on épouse une

eur. Emission hebdo-
domaire de Radio-Lau-
sanne jusqu'en 1955.

Chaîne du Bonheur
chaque année et, en
exceptionnelles le justi-

Publicitaire (B.E.P.)
surtout à la radio
ouverte, En direct
de Lausanne (1955-

en voie d'adoption...
on du récit, à faire
au Département poli-

quelques lignes. Reste à
est ce que nous allons
en sûr, en la donnant
son aventure, pleine
un grand et honnête





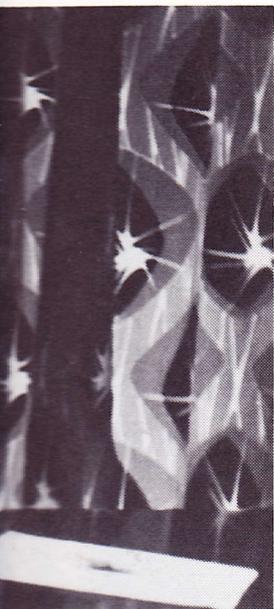
Jean-Pierre Moulin au piano dans les années 40.

Fr

Roger par
visage était
parfois quelc
de la souffr
chose : la mi
la vérité, la s
nication.

Il me faut
dixième anni
rédigé, sous l
Tribune de L
qui m'étaien
dmann s'est a

Au propre
n'était autan
et le figuré. E
les ayant rat
chait désespé
à la vie, m
fluctuant, co
mains. Il l'au
cessait de s'y
Et lorsqu'il



années 40.

Fragments sur Roger Nordmann

par Jean-Pierre Moulin

La parole n'a pas été donnée à l'homme : il l'a prise.
Aragon (Le Libertinage).

Roger parlait. Quand il se taisait, on s'apercevait que son visage était pâle, ses yeux mélancoliques et enfantins, avec parfois quelque chose d'effrayé, comme s'ils reflétaient un peu de la souffrance humaine. Roger parlait, c'était tout autre chose : la mise en ordre du chaos, une recherche permanente de la vérité, la sienne et celle des autres. Il jubilait dans la communication.

Il me faut donc écrire un chapitre du livre publié pour le dixième anniversaire de la mort de Roger Nordmann. J'avais rédigé, sous le coup de l'émotion, un article nécrologique dans la *Tribune de Lausanne*, ce matin d'août 1972 et les premiers mots qui m'étaient venus à l'esprit étaient : le cœur de Roger Nordmann s'est arrêté de battre.

Au propre et au figuré. L'un n'allait pas sans l'autre. Personne n'était autant que lui en quête d'une adéquation entre le propre et le figuré. Entre le mot et la chose. Il courait après les idées et les ayant rattrapées, il faisait courir les idées avec lui. Il cherchait désespérément, joyeusement, humblement, non pas un sens à la vie, mais une réponse à l'énigme du rapport toujours fluctuant, conflictuel, passionnel, tendre et cruel entre les humains. Il l'aurait voulu, ce rapport, excellent, enfin apaisé. Il ne cessait de s'y employer derrière un micro ou la plume à la main. Et lorsqu'il constatait, tout à coup, l'amorce d'une entente,

l'annonce d'une réconciliation, il se réjouissait. Il avait trouvé une justification à sa vie. Au contraire, quand un conflit, un affrontement apparaissait à l'horizon, il commençait de souffrir puis aussitôt à œuvrer pour apaiser l'orage. Je lui disais alors : « Roger, tu nies le mal... » J'ajoutais, provocateur : « Le mal est indispensable à l'accomplissement des choses, il participe du dessein énigmatique des dieux. » Il me regardait, mi-sourire, mi-réprobateur et me chuchotait : « Fais pas le con... »

Je « tournais » avec un quatuor jazzique de femmes ravissantes, les *Ondelines*, à travers la Suisse romande. La guerre autour de nos frontières. A l'intérieur de l'espace de paix helvétique, une étrange atmosphère, inoubliable pour qui l'a vécue à vingt ans, de liberté, de sensualité, de complicité avec la vie. Nous ne savions pas à quoi nous échappions. Nous vivions dans l'égoïsme de la jeunesse à l'heure ténébreuse où, partout ailleurs, la jeunesse était massacrée. Nous étions, je le répète, tellement libres à travers les blés ondulants du Pays de Vaud, les pâturages si verts de la Gruyère, les vignes de Lavaux et de la Côte ; nus sous les torrents glacés du Valais. Nous échappions à une fatalité qui dans le reste de l'Europe obstruait l'avenir d'une génération encore presque adolescente. Roger, lui, savait. Il était Juif, il avait entendu parler de ce qui arrivait aux Juifs en Allemagne, cette Allemagne que nous n'avions pas le droit de juger. Muette sous la protection de son armée, l'Helvétie comptait les jours et les tickets de pain ; comptait les points sur les théâtres d'opération, à l'est, du côté de Stalingrad, dans le Pacifique ; comptait les réfugiés qui lui demandaient asile et qu'il lui arrivait de refouler. L'Helvétie est souvent en train de compter. Mais c'est une autre histoire.

Roger a accompagné environ trente ans de ma vie. On s'était rencontrés à Fribourg, dans un cinéma-théâtre où se produisaient les *Ondelines*. L'une d'elles le fascinait, elle avait l'air un peu absent, mais doux et vulnérable de certaines stars du cinéma américain des années 30-40. Ce premier soir (je crois que je chantais en première partie des chansons qui s'appelaient : *Araignée du soir*, *Un taxi pour le ciel*, *Le p'tit chapeau violet*, *O la dame derrière son porto...*) Roger m'était apparu déjà environné de gloire. La seule qui comptât pour nous : il écrivait. Dans la presse fribourgeoise, dans des revues littéraires. Il avait



Quand les Ondelines

même, avant
rienne ! Il me
par cœur les c
Roger était be
cette étrange
l'amour de la
sans ou crois
tout Fribourg
était comme r
aimer, tout co
temps fabuleu
taires du pouv
de diplômés u
voisée, dans l

Nous voici
sait à la sall
entendait, as
s'accordaient
rythmes « mo

...issait. Il avait trouvé
 ... quand un conflit, un
 ... commençait de souffrir
 ... Je lui disais alors :
 ... avocat : « Le mal est
 ... choses, il participe du
 ... regardait, mi-sourire,
 ... as le con... »

... que de femmes ravis-
 ... romande. La guerre
 ... espace de paix helvé-
 ... e pour qui l'a vécue à
 ... omplicité avec la vie.
 ... ns. Nous vivions dans
 ... se où, partout ailleurs,
 ... e le répète, tellement
 ... de Vaud, les pâturages
 ... ux et de la Côte ; nus
 ... appions à une fatalité
 ... venir d'une génération
 ... savait. Il était Juif, il
 ... k Juifs en Allemagne,
 ... droit de juger. Muette
 ... e comptait les jours et
 ... r les théâtres d'opéra-
 ... e Pacifique ; comptait
 ... qu'il lui arrivait de
 ... e compter. Mais c'est

... de ma vie. On s'était
 ... théâtre où se produi-
 ... nait, elle avait l'air un
 ... taines stars du cinéma
 ... soir (je crois que je
 ... ns qui s'appelaient :
 ... 'tôt chapeau violet, O
 ... ait apparu déjà envi-
 ... our nous : il écrivait.
 ... es littéraires. Il avait



Quand les Ondelines prêtaient leur voix à la Chaîne. C'était à Montreux en 1946.

même, avant septembre 39, collaboré à l'hebdo de gauche *Marianne* ! Il me récita du Toulet, du Fourest, du Cingria. Il savait par cœur les chansons de Bruant (*Mon père, c'était un lapin...*). Roger était bellettrien. Je l'étais aussi. Je ne reviendrai pas sur cette étrange compagnie fraternelle qui cultive l'ironie et l'amour de la littérature comme d'autres élèvent des chats persans ou croisent des espèces de roses rares. Roger connaissait tout Fribourg et déjà une bonne partie de la Suisse romande. Il était comme moi bourré d'ambition goulue — tout savoir, tout aimer, tout conquérir — et de modestie nécessaire. Car, en ces temps fabuleux, la jeunesse n'intéressait pas les adultes propriétaires du pouvoir et du savoir ; sinon sous l'uniforme, ou bardée de diplômes universitaires, c'est-à-dire prête à s'intégrer, apprise, dans le cadre existant.

Nous voici donc assis sur une marche de l'escalier qui conduisait à la salle de spectacle, derrière les portes fermées. On entendait, assourdis, les voix hardies des *Ondelines*. Elles s'accordaient bien, ces quatre filles. Elles chantaient le blues, les rythmes « modernes » (Ah, Trenet !), les romances légères. Nous

courtes, vives, saisies au vol, tout ce qui se faufila à l'aise à travers les mille canaux de la tendresse humaine. Roger restait perplexe devant la passion. Il en craignait peut-être, avec un sens très helvétique de la prudence et de l'efficacité, les débordements dans la violence. Il haïssait la violence. Il a pleinement épousé son époque, l'après-guerre qui exhorta les gens à s'unir pour reconstruire ce qui avait été détruit. C'était le temps, hélas effacé aujourd'hui, où la mémoire des massacres encore proches rendait les humains momentanément et relativement sages. Roger a disparu un an avant que la première crise du pétrole fasse basculer le monde dans une nouvelle avant-guerre : chômage, repli sur soi, explosion de l'instinct de mort.

Il fréquentait à Paris de petites boutiques sur la Rive gauche. Il y achetait, ravi, des lettres et des signatures autographes. Il y allait aussi (surtout ?) pour s'entretenir des heures durant avec de doux collectionneurs-archivistes qui sortaient pour lui leurs pièces rares : un paraphe de Napoléon ou de Gambetta, un billet de Benjamin Constant ou de Flaubert. L'Histoire qu'il révérait lui était ainsi restituée au présent, revivifiée. C'était toujours la même passion qui l'animait : mettre les choses au présent. Une autre façon de saluer la vie, de la saisir dans sa provisoire réalité.

Il faisait partie de ces personnes magiques qui, lorsqu'elles entrent quelque part, le font aussitôt savoir par d'involontaires et puissantes vibrations. Une présence. Dans présence, il y a présent. Présent à la radio, et comment ! D'autres dans ce livre le disent mieux que moi. Présent pour chaque téléspectateur, individuellement interpellé, quand il apparut dans les années soixante sur le petit écran. Aussi à l'aise que s'il l'avait inventée, la télévision ! Il eut aussitôt l'idée de réunir chaque dimanche quelques personnalités autour d'une table. Aujourd'hui encore, la télévision romande poursuit l'entreprise avec *Table ouverte*.

Parler. Parler aux autres. Des autres. C'était, pour cet homme que la politique fascinait mais que rebutait l'engagement partisan, une manière d'exalter la démocratie. Il avait pour la parole qui ne va pas sans démocratie et pour la démocratie qui ne se conçoit pas sans la parole, une sorte de vénération. Mieux que tout autre, il avait compris la perversité des fascismes, des idéologies dévastatrices, des bureaucraties totalitaires. Il haïs-

sait l'idée qu'on puisse abuser les gens. Il y avait en lui du libertaire, de l'anarchiste innocent. Il y avait du Rousseau en lui. Cependant, ce citoyen suisse que la Suisse rassurait, vouait à son pays une admiration totale. Ni faille ni défaut dans le système helvétique qui lui apparaissait comme un mécanisme à la fois subtil et robuste, capable d'exercer sur lui-même une permanente correction. Il aimait la Suisse pas seulement à cause de sa carte d'électeur et de ses souvenirs de mobilisation, mais avec l'inquiète affection de celui à qui était nécessaire un surcroît d'identité, une assurance contre le non-être, le vertigineux néant où tant d'hommes, tant de Juifs avaient basculé pendant l'Holocauste.

Il lui arrivait de rêver d'un œcuménisme général : politique et religieux. Il le trouva incarné dans un bénédictin belge, épais et fort comme un arbre : dom Hilaire Duesberg, qui fut pour lui un deuxième père. Son « Père éternel ». Il inaugura avec ce religieux érudit et généreux une collection qu'il baptisa : « Ma conviction profonde ». La formule, depuis, a souvent été reprise. Roger avait des idées avant tout le monde.

Des idées, il en produisait avec une sorte d'effervescence qui, parfois, laissait ses amis stupéfaits. Dans la cage de bois où il aimait recevoir — son sauna pour parler finlandais — assis tout nu sur les claies brûlantes, environné de vapeur, il ne cessait d'imaginer, de prévoir, de bâtir des projets et même des carrières. Je connais deux ou trois personnages importants, aujourd'hui installés à de hautes fonctions, qui doivent une part de leur ascension aux conseils, aux subtiles et amicales machinations de Roger Nordmann.

Et pas seulement dans un sauna : pendant les courses-promenades, dans les forêts du Chalet-à-Gobet, à l'occasion d'une halte. Il nous faisait admirer la délicate brume odorante montant d'un tronc bûcheronné puis, sans transition, apostrophait un compagnon d'exercice : « Tu devrais faire ceci, voir celui-là, lire ce livre, cette revue... » Comme il nous encourageait, nous aimait ! Comme il était heureux à travers nous !

Ce parleur avait l'amour des livres. Il lui arriva même d'en publier. Ainsi *Musiques de Fribourg* de son ami et maître Charles-Albert (Cingria). La littérature l'attirait irrésistiblement mais gravir ses sommets lui donnait parfois le vertige. Il appréciait moins les génies reconnus, les dieux et demi-dieux

des L
Toule
Sartre
respec
douta
niste
tionne
l'espr

Il y
plus
porta
depu
comp
mém
nous,
pourt
parfoi

De
d'app
souda
sut vi
avec
en pa

Un
son vi
les ge
coup
hensio

Il a
fauteu
invite
tout p
ver la
parve
chaqu
linges

des Lettres que ses lutins, farfadets et enchanteurs. Il préférait Toulet à Baudelaire, Chase, Hammett ou Maurois à Balzac ou Sartre. Alain à Nietzsche. Il y avait chez cet humaniste un tel respect d'autrui et de chaque conscience individuelle qu'il redoutait, dans certaines œuvres grandioses, un côté interventionniste pour ne pas dire « effractionniste ». C'était un inconditionnel de l'humour, cette protection contre les emballements de l'esprit. L'ironie, pour lui, s'apparentait à « l'irénie ».

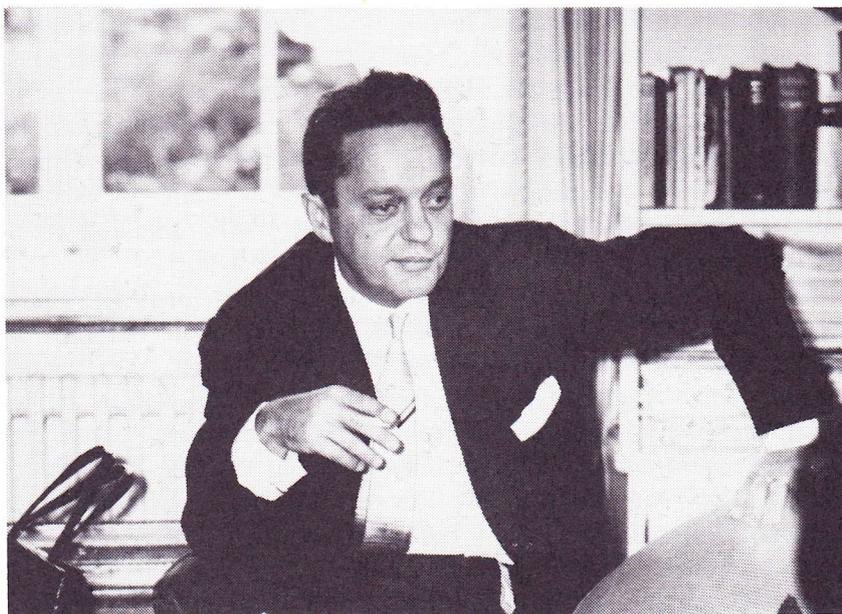
Il y a de la prétention à évoquer un homme, fût-il son ami le plus cher, dix ans après sa mort. De quel droit dessiner un portrait posthume de quelqu'un qui s'est retiré d'un monde depuis lors vingt fois, cent fois, mille fois disloqué et recomposé ; un monde où le temps a brouillé les pistes, troublé les mémoires ou au contraire les a figées en clichés. Chacun de nous, vivant ou mort, garde un secret incommunicable. C'est pourtant de ce secret qu'il faudrait pouvoir parler. Seul l'Art parfois, permet d'en approcher le mystère.

De Roger Nordmann, être exceptionnel empli de richesses et d'appels au secours — comme tout un chacun — il devient soudain difficile de dire plus. Reste ceci : ce fut un homme qui sut vivre pleinement son existence et qui donna autour de lui, avec prodigalité, beaucoup d'un véritable trésor qu'il avait reçu en partage, par grâce.

Une image, encore. J'en reviens à son apparence physique, à son visage : ce reste d'enfance dans ses yeux posés lourdement sur les gens, comme stupéfaits de ce qu'ils découvrent, puis tout à coup traversés par une expression joyeuse — la joie de la *compréhension*, l'espoir fou *d'être compris*.

Il aimait, n'étant pas grand, se jucher sur l'accoudoir d'un fauteuil ou s'asseoir par terre, jambes repliées, comme pour inviter son interlocuteur à un dialogue sans façon. Il voulait à tout prix se rendre familier à l'autre, rassurant. Il évitait d'élever la voix, de forcer une conviction. Pourtant, chaque fois, il parvenait à avoir raison à travers les raisons d'autrui. Presque chaque fois jusqu'à sa dernière course sur les hauteurs d'Epa-linges.

LES CHAÎNES DU BONHEUR



Roger était
Marius avait
l'adolescence,
qui sont déjà

Il y avait au
catholique. Il
sans doute to
autres, d'être
passe on va a

J'ai passé l
refaisant dan
C'était il y
matin. Papa
semble. J'en
surtout que
Approchant
disions au re
celle de mon